

terrible et les exaltait encore. Après quoi, M. l'aumônier, qui était du séminaire de Bergues, et qui, contre notre espoir, nous avait rejoints au moment de partir, dit la messe qu'on entendit pieusement. Moi, mon père et quelques autres communiâmes, et chacun se prépara au combat.

—Mais les ramberges, les Anglais... demanda Jean avec impatience.

—Les ramberges arrivaient toujours sur nous, leurs voiles déployées; aussi le Renard dit au pilote de faire servir et de virer de bord sur le plus proche des ennemis: c'était une pinasse moins forte que notre brigantin. Nous lui donnons deux bordées dans la quille, et elle coule. Alors les deux grosses frégates qui la suivaient, font sur l'*Aronde* de mer un feu si formidable, que notre pauvre *Aronde* en est dégrêée, et que la moitié du monde y reste tué ou blessé. Mais aussi, mon fils, quelle gloire!... quelle défense!... seuls contre trois vaisseaux... seuls, nous en avions détruit un, et les deux autres nous approchaient à peine, tant nous combattions avec rage et furie aux cris de: vive le roi! Nous étions comme ivres, nous appelions les Anglais à grandes clameurs, et brandissant nos hussar-gayes, nous leur disions: "Abordez, abordez donc!" Maître Cornille dit ces derniers mots en se levant à demi, avec une exaltation qui colora son visage pâle, et fit trembler sa voix un peu altérée depuis la moitié du récit:

—Seigneur Dieu! Seigneur Dieu!... s'écria Catherine, mon ami, vous vous tuez...

—Laissez-moi, ma femme, laissez-moi, reprit sévèrement maître Cornille, soumis tout entier à l'irrésistible influence de ce glorieux souvenir, et continuant son récit avec une émotion croissante.

—Les Anglais, ainsi bravés, nous abordent de chaque côté du brigantin, et c'est une sanglante et terrible mêlée. Hache en main, coutelas au poing, on se mesure homme à homme. Mais les deux frégates pouvaient remplacer à chaque minute ceux que nous tuions, et nous, qui ne pouvions pas faire cela, nous ne demeurions plus qu'un petit nombre, et encore blessés. Le Renard avait reçu, lui, une arquebuse dans le corps; mon père, trois coups de pique; notre pont se comblait de morts et d'agonisants. Alors le Renard ne voyant presque plus d'hommes bons à combattre, voyant la poupe du brigantin toute brisée à coups de canon, et qui déjà, proche de l'eau, coulait, cria à son père:

—Antoine, le feu aux poudres! le feu aux poudres! et à la grâce de Dieu! Ces excommuniés ne nous auront pas vifs!

—Oh! que cela est brave!... s'écria Jean avec enthousiasme, sans remarquer la pâleur extraordinaire de maître Cornille, qui appuyait sa main sur sa poitrine, et qui put dissimuler aux yeux de Catherine une légère écume sanglante qui lui vint aux lèvres.

Pourtant Cornille continua son récit, en s'interrompant çà et là par de légères pauses, car il souffrait beaucoup.

—Je vois encore le Renard; ne pouvant déjà plus manier sa hache, il s'était cramponné de tout son poids après le capitaine anglais, pour lui faire partager son sort et l'engloutir aussi; plus de cent Anglais étaient sur notre pont; le Renard criait toujours à mon père:

—Aux poudres! aux poudres!

Mais mon père faisait le plus vite qu'il pouvait, arrêté, je crois bien, par les morts qui obstruaient le magasin de l'artillerie; enfin il y vint à bien, car tout à coup, moi qui, déjà blessé, étais occupé près du château d'arrière à me défendre contre deux habits rouges armés de hallebardes, je sens comme une épou-

vante secousse, et je perds tout sentiment. La fraîcheur de l'eau où j'étais tombé me fit revenir à moi, et je me trouvai machinalement attaché à un débris. Alors je vis des Anglais qui, dans des bateaux, allaient çà et là, recueillant les naufragés; je fus reçu à bord de l'une de leurs chaloupes... Je demandai mon père, il était mort... le Renard de la mer, il était mort... De notre équipage, il restait deux hommes; de notre brigantin, quelques planches... mais aussi, des deux frégates anglaises, il n'en restait plus qu'une presque désarmée car l'autre avait coulé par l'explosion de notre brigantin. Pendant ce temps, le convoi entra à Dunkerque, et j'allai prisonnier en Angleterre avec les deux matelots qu'on avait sauvés. Voilà, mon fils, quel a été ton grand père... voilà quel j'ai été... imitez-moi... et...

Mais ce récit animé ayant épuisé les forces de Cornille Bart, il retomba sur son fauteuil pâle et presque sans mouvement.

—Sainte Vierge!... il trépassa!... s'écria Catherine.

EUGÈNE SUE.

—Revue Française.

Une Tradition.

Dans la vallée de Montmorency, à l'extrémité de ce magnifique étang si gauchement rétréci depuis quelques années, il existe un petit village nommé Saint-Gratien: c'est là que vécut et mourut en sage le modèle des guerriers et des hommes, Catinat. Cent dix-huit ans se sont écoulés depuis sa mort, et son souvenir s'y conserve encore avec amour; à l'église, un grand fauteuil de tapisserie où on le voyait assis chaque dimanche, et le tombeau où reposent ses cendres, sont l'objet d'un religieux respect; le ciseau a effacé de son inscription les titres qui choquaient la susceptibilité révolutionnaire; mais cette fois la malveillance a presque fait un acte de sagesse; des dates et le nom de Catinat suffisent, le reste est superflu. Réparé plusieurs fois, le château n'est plus reconnaissable; mais dans la cour un arbre magnifique, qui l'été prête son ombre aux danses des habitants, fut, dit-on, planté par le grand homme, ou du moins honoré par lui d'une prédilection particulière; tout Saint-Gratien peut vous raconter à ce propos une touchante histoire; le vieillard qui me l'a dite la tenait de son père, qui l'avait apprise du sien.

Tous les ans, à pareil jour un soldat invalide venait se reposer à l'ombre de l'arbre vénéré, visitait le tombeau du maréchal, et retournait à Paris toujours grave, les larmes aux yeux, ne parlant à personne. Aussi quel respect dans le village pour ce personnage mystérieux! et surtout quelle curiosité! nul pourtant n'osait l'interroger. Le soldat répondait par un salut silencieux aux bonjours affectueux qu'on lui prodiguait, et si parfois un paysan plus hardi se hasardait à lui adresser un *comment vous portez-vous?*—*Merci, l'ami, très-bien!* était tout ce qu'il obtenait du taciturne visiteur.

Le 4 octobre 1723, l'invalide descendit avec peine d'une petite cariole, et tous remarquèrent combien il était changé depuis un an. "Voyez donc, disait-on, son corps se plie vers la terre, il mettait toujours sa canne sous le bras; il ne peut maintenant faire un pas sans son secours; il ne reviendra certainement pas l'année prochaine."

Ces derniers mots avaient fait une profonde impression sur l'esprit d'un jeune villageois de quinze à seize ans.

"Il ne reviendra pas l'année prochaine! répéta-t-il, il mourra sans que je sache pourquoi il vient régulièrement ici le 4 octobre."

Et la curiosité l'emportant à la fin sur le respect craintif de tout habitant de Saint-Gratien pour le vieil invalide, il se dirigea bravement vers le château.

"Mon petit ami, dit le vieillard en l'apercevant, j'ai bien de la peine à marcher; donne-moi le bras jusqu'à l'église."

Charmé d'avoir une occasion de parler au soldat, le jeune homme s'empressa d'obéir.

"As-tu connu le père la Pensée?"

—Non.

—Au moins, j'espère qu'on t'a parlé de lui dans le village?"

—Jamais.

—Comment! depuis treize ans qu'il est mort, ces coquins ont déjà oublié Catinat!

—Catinat!... que ne disiez-vous; je suis trop jeune pour me souvenir de lui, mais mon père le bénit tous les jours; il lui doit la vie; le maréchal a racheté sa chaumière.

—J'étais bien sûr qu'il connaissait le père la Pensée. Eh bien! mon petit, si ton père lui doit la vie, il me la devait, lui; je ne lui ai pas racheté son château; mais j'ai reçu pour lui cette petite coupe qui traverse du haut de l'oreille droite au bas de l'oreille gauche, en passant par le nez; j'étais loin de lui comme me voilà, il se met à dire:

"Marche!... si la mort est devant nous, la honte est derrière."

"Nous avons marché, et pas un de nous n'a tourné la tête pour voir si la honte était vraiment derrière. Catinat arrive le premier sur l'ennemi, j'ai vu le moment qu'il y passait; mais je le suivais de près, je suis le second arrivé, je reçois ce que voici, le général est sauvé et la bataille est gagnée."

Comme l'enfant devenait moins timide, il risqua enfin la question qu'il s'était promis de faire.

"Pourquoi donc venez-vous ici tous les ans le 4 octobre?"

—Parce que c'est le 4 octobre que Catinat a gagné la bataille de Marsaille, où j'ai perdu mon bras. Je comptais mourir ce jour-là... Le pauvre homme! dit le maréchal en visitant les blessés; je répondis: Monseigneur, j'ai reçu ma première blessure pour vous il y a deux ans; je meurs de la seconde, je suis satisfait.

—C'est donc toi; tu ne m'en as jamais parlé!"

—Et il m'embrassa, m'assura une pension, m'invita à venir à perpétuité dîner le 4 octobre à Saint-Gratien pour fêter Marsaille. Tant qu'il a vécu il a tenu sa parole et moi aussi, maintenant je continue, et tous les ans je viens m'asseoir sous son arbre et pleurer sur son tombeau."

Puis tous deux s'agenouillèrent dans l'église; la prière fut courte, mais fervente... ils pleuraient.

Avant de remonter dans sa cariole, l'invalide embrassa son nouvel ami.

"Je suis bien vieux et bien faible, dit-il, c'est pour la dernière fois que j'ai vu Saint-Gratien; quand tu iras danser sous l'arbre de Catinat, pense à moi quelquefois, mon enfant, et tous les ans, à pareil jour, va prier pour moi sur son tombeau."

Quand à Paris la voiture s'arrêta, le soldat était immobile; on le crut endormi... il était mort!

AUGUSTE DE SANTEUL.

—Revue Française.

Etudes politiques.

DES RAPPORTS DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE DEPUIS UN SIÈCLE.

Le plus grand ministre qui ait gouverné l'Angleterre, Chatam, s'écria un jour en plein